



Programme de courts métrages Collège au Cinéma 2005/2006

Fiche technique

Solène change de tête

France - 1998 - 11 mn

Réalisation et scénario :

Caroline Vignal

Copy Shop

Autriche - 2001 - 12 mn

Réalisation et scénario :

Virgil Widrich

Les Astres

France - 1988 - 27 mn

Réalisation et scénario :

Laurent Firode

Walking on the Wild Side

Belgique - 2000 - 13 mn

Réalisation et scénario :

Fiona Gordon et Dominique Abel

À tes amours

France - 2001 - 7 mn

Réalisateur :

Olivier Peyon



Copy shop : Crédits photos : Copyright Photos R.A.D.I.

Sur ce programme un DVD a été créé par le PNR de Lyon. Le **Dvd Cour(t)s de cinéma** vous invite à la découverte du cinéma à partir de films courts. Imaginé pour accompagner l'opération nationale **Collège au Cinéma**, il propose l'intégralité de cinq courts métrages retenus dans la sélection officielle des films. Il enrichit leur lecture par différents axes d'analyses, une interview de l'un des réalisateurs, des fiches pratiques imprimables et plusieurs films complémentaires.

DVD utilisable librement en contexte éducatif.

28 € (sortie : mars 2005) en vente dans l'ensemble des CRDP/CDDP de France (Ref. 690 L 7031)

Solène change de tête

France - 1998 - 11 mn

Réalisation et scénario :

Caroline Vignal

Résumé

Peut-on changer de vie en changeant de coiffure ?

C'est ce que pense la timide Solène en confiant sa tête à ses camarades de classe. Mais ces coiffeuses en herbe sont un peu dissipées.

Critique :

Fille de diplomate, Caroline Vignal passe son enfance en Afrique du Nord. Elle revient

en France après le baccalauréat pour suivre des études littéraires. Passionnée de cinéma, elle s'inscrit finalement à la Fémis (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son) en section écriture de scénario. C'est dans cette école, la Fémis, en travail de fin d'études, qu'elle écrit son futur et premier long-métrage **Les Autres Filles**. Caroline Vignal dépose le scénario **Les Autres Filles** à «l'avance sur recettes» (procédure pour un cinéaste afin de lancer le projet de son film) qui, finalement, ne lui accorde qu'une «aide à la maquette» (subvention qui permet de réaliser une sorte de brouillon du long-métrage envisagé). Cette maquette se transforme en **Solène change de tête**, court-métrage de 11 minutes qui met en place l'action dans un lycée professionnel avec un groupe de filles apprenties coiffeuses. Dans la ver-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

sion du long-métrage, Solène deviendra Solange et Caroline Vignal changera d'actrice ; Bernard Menez en revanche sera le seul à reprendre son rôle de professeur.

«J'ai eu envie, ou besoin, de m'éloigner de moi-même, d'aller voir ailleurs. Écrire, ça peut être un alibi en or pour aller là où on n'est pas censé aller, rencontrer des gens qu'on n'est pas censé rencontrer... J'ai eu tôt l'idée de la coiffure, je ne sais plus comment, c'était une intuition bonne, car en allant dans les lycées professionnels regarder ce qui s'y passait, j'ai vu se cristalliser sous mes yeux beaucoup de questions que j'avais envie d'aborder : la découverte et l'acceptation de sa propre féminité, le regard des autres, le regard de soi... J'ai besoin du biais d'un personnage pour rentrer dans une histoire. Les «grands sujets» ne m'intéressent pas, j'ai envie de partir de l'anecdotique, du très ordinaire : ce qui m'intéresse, c'est le regard qu'un personnage peut porter sur ces choses si «petites», si «insignifiantes» soient-elles, comment il les vit, ce qu'il ressent...»

Caroline Vignal

Solène change de tête s'ouvre sur des photos de modèles de coiffure et sur des voix d'adolescentes faisant la lecture d'un test sur le sexe d'un magazine féminin. Nous sommes dans une école de coiffure et les jeunes filles sont des apprenties, visiblement davantage préoccupées de raconter leurs petites histoires que de manier les ciseaux. Face à ce groupe oisif, bruyant et moqueur, se détache un visage singulier : celui de Solène. À l'excitation verbale de ses camarades, elle n'a qu'une timidité silencieuse à opposer. Visiblement en mal d'identité, Solène veut changer de tête. Mais sur la photo de mannequin qu'elle montre à son patron en guise de modèle, «on voit pas grand chose», comme il le lui fait remarquer. Avant de rajouter : «Remarque, ce serait radi-

cal comme changement». En quelques secondes, le film installe un lieu où ce n'est pas tant l'odeur du shampooing et autres cosmétiques qui nous entête que les effluves de l'adolescence, ce moment particulier de la vie qui fait osciller avec excès de la volonté de singularisation à celle de se fondre dans la masse. L'union fait la force et celle-ci peut se révéler terrifiante. Quand les jeunes filles se réunissent autour de Solène pour constater - et surtout commenter - les dégâts occasionnés sur sa coiffure par un malencontreux coup de ciseaux de l'une d'entre elles, Caroline Vignal saisit quelque chose de l'humain et de ses instincts les plus primaires qui va bien au-delà du portrait sociologique que le film pouvait laisser présager. Indéniablement, il y a quelque chose de la meute cruelle et sans pitié chez ces adolescentes. Mais la subtilité de **Solène change de tête** est peut-être bien de ne pas s'arrêter à l'opposition un peu facile entre le groupe à l'arrogance un peu bête et la solitaire au cœur farouche. Dans cet espace a priori désespérant de modestie et de banalité, la vacuité d'une «certaine jeunesse» n'est pas épinglée mais tendrement mise en scène. L'excès de paresse des jeunes apprenties - le salon ressemble plus à un café où l'on tue le temps qu'à une ruche peuplée d'actives ouvrières - finit par être d'une telle incongruité qu'il contamine le lieu et crée ce décalage propice au surgissement de la fiction - et ceci d'autant plus facilement que le patron de tout ce petit monde est incarné par Bernard Menez, morceau de cinéma à lui tout seul. Tous les personnages, pourtant si quotidiens, y puisent un petit supplément d'âme. Il suffit alors d'un sourire entre Solène et l'une des apprenties, qui tente de mettre un terme à ses mésaventures capillaires, pour que le film bascule dans un apaisement discrètement poétique. Et lorsque Solène part rejoindre ses camarades, que le patron ferme boutique et que le RER passe au loin, on se dit que Caroline

Vignal a su extraire comme un bruissement mélodieux du brouhaha de cet âge qu'on dit «ingrat».

Claire Vassé
Bref n°42

Copy Shop Autriche - 2001 - 12 mn

Réalisation et scénario :

Virgil Widrich

Résumé

L'histoire tragi-comique d'un homme victime de sa photocopieuse qui va le dupliquer jusqu'à mettre sa vie en péril.

Critique :

Virgil Widrich est né à Salzburg en 1967. Fasciné par les dessins animés de Walt Disney, il s'intéresse très vite au cinéma et utilise une caméra super-huit dès 1980 pour créer de petites fictions chez ses parents. Il réalise ses premiers films d'animation image par image en 1981 sous l'influence des films de science-fiction. Pour financer ses films, il multiplie les petits emplois tout en commençant à s'intéresser aux premiers logiciels de jeux informatiques. En 1985, il entre à l'académie du Film de Vienne pour la quitter très vite et se consacrer à l'écriture de scénarios. Durant les années qui suivent, il voyage, assiste à divers tournages (**Le Nom de la rose** de Jean-Jacques Annaud à Cinecitta) et cofonde Classic Film. Cette compagnie de distribution se spécialise dans les films expérimentaux ou dits «d'art» et propose des œuvres peu visibles à l'époque comme **Eraserhead** de David Lynch, **La Loi du désir** de Pedro Almodovar ou **Drowning by Numbers** de Peter Greenaway, un réalisateur avec lequel Widrich entretiendra par la suite des liens forts. Il organise diverses rétrospectives (...) En 1991, Classic Film connaît des difficultés

et Widrich retourne à ses ordinateurs. Il devient un spécialiste de l'animation numérique (...). En 1996, il réalise l'un des premiers cédéroms interactifs pour enfants, *Robbi-Abenteuer* auf CD-ROM, qui devient un grand succès de vente. Fort de ces premières réussites, il tourne en 1998 un premier film qui mêle prises de vues réelles et images assistées par ordinateurs, **Tx-transform**, qu'il va montrer à travers le monde. Le succès du film le motive à rédiger le scénario de **Copy Shop**. (...) Le tournage de **Copy Shop** a lieu en avril 2000. Après quatre mois de montage et quatre autres de postproduction pour les effets spéciaux, le film est montré à Rotterdam en 2001. Il gagnera trente-quatre prix à travers divers festivals les mois suivants, sera nommé aux oscars et acheté par les télévisions de douze pays. (...)

Les Astres
France - 1988 - 27 mn
 Réalisation et scénario :
Laurent Firode

Résumé

Si Denis n'avait pas marché dans une bouse de vache... beaucoup d'histoires ne seraient pas arrivées.

Critique :

Avec **Les astres**, Laurent Firode (...) livre son meilleur film. Celui-ci dure près d'une demi-heure et, sous ses dehors modestes et mal fichu, s'avère être un exercice de haute voltige scénaristique des plus jubilatoires. Dans **Les astres**, tout fait sens. Aucun élément, même le plus anodin, n'est laissé au hasard puisque, dans une logique proche du jeu de dominos, il suffirait que l'on supprime une des scènes pour que la brillante mécanique narrative se grippe. Par rapport à ses films précédents, Laurent

Firode a certainement gagné en maturité et semble plus s'attacher à raconter des histoires qu'à exhiber complaisamment les rouages de son scénario. Le procédé demeure le même mais, plus délayé, il se retrouve désormais mieux intégré à la fiction. Comme dans ses autres courts métrages, Firode ne parle pas d'autre chose que de scénario et continue avec un plaisir communicatif à triturer la matière narrative. Comme le dit un personnage du film, «Tout est écrit». Le parallèle se dessinant très vite avec le travail du scénario est évident quand le personnage de l'ex-taulard entreprend de raconter son histoire au comptoir d'un café, ou quand un conducteur névrosé se transforme littéralement en personnage de fiction (l'homme invisible) pour les besoins d'un improbable bal masqué. Quant au jeune boulanger partant travailler, il se retrouvera, cigarette au bec, face à un individu inquiétant qui, en une tirade hallucinante, le définira de A à Z, lui dira d'où il vient, comment il finira, comme s'il était le scénariste l'ayant créé.

Les astres est une fiction s'assumant clairement comme telle où un marionnettiste malin s'ingénie à téléguider les unes vers les autres plusieurs destinées apparemment sans rapport. Le réalisateur filme là son **Short Cuts** et propose des situations narratives se développant telle une arborescence où le moindre hasard, le moindre imprévu n'ont pas leur place. Si bien que, sur toute la durée d'un film aussi verrouillé, tout pataît parfaitement logique et cohérent : si Denis n'avait pas marché dans une bouse de vache au début, il n'aurait pas jeté sa chaussure par la fenêtre de sa voiture et ne se serait pas cassé le pied vers la fin du film. A la manière de **Smoking** et **No Smoking**, le diptyque d'Alain Resnais, **Les astres** ne cesse de susciter chez le spectateur se prenant au jeu des questions du type : "Que se serait-il passé si Denis n'avait pas jeté sa botte sur la route ?" Réponse : Le Superman et la Bonne Fée de carna-

val n'auraient jamais eu d'accident et n'auraient pas été pris en stop par un conducteur psychopathe qui, du coup, ne serait pas rentré dans le café pour se déguiser lui aussi, etc... On s'arrêtera là car tenter de résumer des situations aux enchaînements si précis ne saurait rendre justice au travail millimétré de Laurent Firode. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, au-delà de sa virtuosité et d'un indéniable sens de l'absurde, le réalisateur sait aussi filmer de très belles scènes (le taulard amoureux qui tire à pile ou face s'il va se suicider) et que son film rythmé par un air de Ravel, est tout entier imprégné d'une mélancolique vision du monde que ses précédentes réalisations avaient laissée dans l'ombre. En toute modestie, sans faire de bruit, Laurent Firode se livre à sa petite cuisine. Il tente des choses, expérimente, et tant pis pour ceux qui auront l'impression qu'il tourne en rond. En vrai indépendant, loin des modes et du bon goût, on le sent qui s'amuse, qui se fait plaisir, conscient de sa chance de pouvoir raconter des histoires.

Stéphane Kahn
Bref n°40

Walking on the Wild Side
Belgique - 2000 - 13 mn
 Réalisation et scénario :
Fiona Gordon et Dominique Abel

Résumé

La rencontre incongrue de deux personnages lunaires crée un quiproquo qui débouche sur une belle histoire d'amour.

Critique :

Il y a eu Laurel et Hardy, Abbott et Costello, parmi les couples de comi-

ques, désormais, il y a Abel et Gordon. Il est Belge, elle est Canadienne. Inséparables dans la vie comme sur scène ce couple travaille dans le registre du burlesque. Ensemble, ils ont créé trois spectacles qu'ils ont joués dans une vingtaine de pays. Issu d'une culture populaire qui mélange de nombreux genres comme la comedia dell'arte, le music-hall ou la bande dessinée, le burlesque a donné toute sa mesure et sa démesure au cinéma. «*Les films de Chaplin, Keaton, Laurel et Hardy, c'est ce qu'on préfère, c'est ce qui nous inspire*» (Abel) «*Le burlesque vient en jouant, en improvisant, en observant les gens*» (Fiona Gordon, avec un accent inimitable). «*Souvent c'est un métier où l'on a trois casquettes : réalisateur, auteur et acteur. En tout cas, Chaplin ou Keaton ont d'abord commencé sur les planches et Tati a fait quinze ans de music-hall avant de faire un film et on a l'impression que c'est un parcours nécessaire*» (Abel) «*On ne choisit pas sa manière de jouer ; c'est lié à la personnalité. On fait rire ou pas. Ce n'est pas quelque chose que l'on décide soi-même*» (Gordon). Ils ont une passion commune pour Chaplin et Laurel & Hardy, bien qu'ils reconnaissent que ceux-ci ont peut-être trop produit. Ils construisent leurs gags comme une planche de bande dessinée. Case par case, avec une chute dans la dernière case.

www.cinergie.be/cinergie/revue46

Dans **Walking on the Wild Side**, de loin la plus intéressante de leurs prestations, les deux comédiens font d'une rencontre fortuite le cœur d'une mécanique comique à toute épreuve en reprenant les rôles d'ahuris qui ont fait connaître leurs drôles de bouilles. La rencontre incongrue de deux personnages lunaires, un coup de foudre improbable était déjà au centre de **Merci Cupidon**. Ici, c'est le fantasme qui sert de détonateur à une nouvelle histoire d'amour. Timide et

gauche, perpétuellement dans la lune, le personnage incarné par Dominique Abel s'éprend d'une jeune femme qu'il prend pour ce qu'elle n'est pas. Le malentendu, le quiproquo, n'est ici jamais verbal mais toujours basé sur l'image, sur des impressions fausses et trompeuses. En cela, la manière d'envisager le cadrage, les plans, les gestes et les postures est au cœur du dispositif comique comme il l'est bien sûr dans les meilleurs burlesques. Simple femme de ménage sur le lieu de travail-vitrine de prostituées d'une rue chaude, la femme dégingandée à laquelle Fiona Gordon prête son corps élastique est prise pour l'une d'entre elles par un doux rêveur finalement plus attiré par la possibilité de trouver l'âme-sœur que par les choses du sexe. Le coup de foudre dont il a été victime, comme dans **Merci Cupidon**, guide dès lors tous les gestes du personnage principal. Jusqu'au moment où, à poil et au lit, il comprend son erreur. Si la jeune femme naïve est venue chez lui, c'est bien pour nettoyer son intérieur de vieux garçon célibataire, pas pour la gaudriole. Au quiproquo amusant succède alors une escalade de gags admirablement gérés, le malheureux Don Juan se retrouvant soudainement dans une position des plus inconfortables et tentant par tous les moyens (les pires surtout !) d'effacer son erreur d'appréciation, ses efforts pour se rattraper, pour dissiper le malentendu, dans une logique comique classique, ne faisant en fait que l'enfoncer encore un peu plus. Irréprochable dans sa mise en scène, sachant toujours trouver la juste distance, **Walking on the Wild Side** évite toujours la trivialité à laquelle son sujet aurait pu mener. Cela évidemment grâce au jeu légèrement décalé de deux acteurs-clowns qui ont compris que pour faire rire, leurs personnages devaient aussi être émouvants. Refusant le cynisme de bien des comédies, le recours parfois abusif aux dialogues et aux mots

d'auteur, le deuxième court métrage d'Abel et Gordon est de ces films dont les effets millimétrés rateraient leur cible si leurs auteurs n'étaient de vrais cinéastes. Une constatation qui s'impose avec évidence quand on repense à d'autres tentatives burlesques aussi scolaires que stériles. Une qualité suffisamment rare pour être saluée.

Stéphane Kahn
Bref n°47

À tes amours
France - 2001 - 7 mn
Réalisateur :
Olivier Peyon

Résumé

Un adolescent demande des conseils amoureux à sa soeur aînée. Mais l'élève a-t-il réellement besoin des leçons du maître ?

Critique :

Olivier Peyon n'a pas fait d'école de cinéma. Après avoir été assistant, il se lance dans le court-métrage. Parallèlement, il travaille dans l'adaptation, le sous-titrage et le doublage de films, en particulier pour les films des frères Coen, de Stephen Frears et de Jane Campion. Avec Terry Gilliam, il est l'auteur du scénario de **L'Homme qui tua Don Quichotte** et s'est chargé de l'édition de **The Big Lebowski** et de **O'Brother** des frères Coen (éditions des Cahiers du cinéma). Il prépare son premier long-métrage, **Les Petites Vacances**, dont le tournage est prévu pour le premier semestre 2005 en Suisse et dans la région Rhône-Alpes. Bernadette Lafont et Claude Brasseur doivent en être les vedettes. Le scénario de ce film dont Olivier Peyon est l'auteur a reçu de nombreux prix et aides depuis 2001.